

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement ;
les lettres non affranchies seront
refusées.



Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
rédaction.

BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boîte dans l'allée).

NOTRE BUT

Depuis le décès prématuré du *Journal de Guignol* (1), de caustique et joyeuse mémoire, aucun journal du même genre n'a pu le remplacer avec succès. Pourquoi? c'est que d'abord cette feuille satirique était spirituellement ciselée, et puis, avouons-le, les Lyonnais sont parfois de drôles de pistolets, très-friands de gaudrioles et partant très-difficiles à contenter.

A l'apparition d'un journal littéraire, les partisans de discussions politiques haussent les épaules, c'est tout naturel. Les publicistes en herbe, voire même les bacheliers frais éclos, censurent avec un incroyable aplomb toute prose qui n'est pas issue de leur mirobolante cervelle. Les *canuts*, — en parlant par respect, — réclament le patois du vieux Gourguillon et des vers de Jossierand. De leur côté, mesdames les concierges n'achètent guère que le premier numéro, et cela dans l'espoir d'y trouver des nouvelles de *Rocambole*, le héros merveilleux, l'idole de leur cœur. Ce bandit déifié a dans le sous-sol de la société un culte impérisable. O décadence!...

Et pendant que les *pipelettes* se chamaillent sur la prochaine résurrection du malin *Rocambole*, l'éditeur de cette mine d'or trouvée dans la fange rit dans sa barbe de la stupidité populaire et bénit la mémoire du distrait Ponson du Terrail, l'inventeur des romans à sensation et.... à la vapeur!

En somme, il n'y a que les épiciers qui se réjouissent. Un nouveau journal! s'écrient-ils dans leur naïve jubilation, Dieu soit loué: nous l'achèterons au kilo pour plier du poivre et des harengs-saurs. O profanation!... se creuser la boule pour le profit d'un épicier! C'est avoir du guignon, convenez-en.

(1) Son homonyme illustré marche vaillamment sur les traces de son aîné et occupe dans la presse lyonnaise un rang distingué.

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBLIAN

Une confession en guise de préface

En lisant le titre de cet ouvrage, des moralistes, par trop pudibonds, vont se récrier. Que nous importe, diront-ils, l'histoire de cette classe abjecte! Quels fruits peut-on attendre du récit des faits et gestes de la crapule!

De leur côté, les coquins ne seront que médiocrement satisfaits. Toutefois, comme fiche de consolation, ils nieront la possibilité de pouvoir mettre à nu leur vie de rapine et de dépravation.

Certes, je vais bien étonner la canaille!

Aux honnêtes gens, je réponds: l'histoire qui va se dérouler sous les yeux de mes lecteurs est, avant tout, un grand enseignement. Il était temps de montrer enfin à la société, cette plaie hideuse qui la deshonne, c'est-à-dire une race flétrie par le crime, abruti par la débauche.

En me faisant l'historien des voyous, en dévoilant leurs agissements, j'ai voulu mettre en garde les ignorants et les naïfs, contre des dangers qu'ils ne soupçonnaient même pas.

Je connais à fond ces vauriens. Leur stratégie, amorce, ruses et moyens d'exécution ne sont plus un mystère. C'est ce tissu de

Et ils ont mille fois raison ces estimables *rognegrammes*. Combien de journalistes *décentralisateurs* en sont la preuve palpable. Chut! respectons la douleur de ces infortunés morts-nés. Renaîtront-ils de leurs cendres?... Pour ma part j'en serais bien surpris, car ils n'ont jamais rien eu de commun avec le phénix.

Cornebleu! voilà que je bavarde comme un candidat! mais tranquillisez-vous, chers lecteurs, je n'ai pas en poche de mandat impératif. J'affirme au contraire que la rédaction de *la Cravache* saura conserver une indépendance absolue. Cette promesse arrive fort à propos et va me servir de transition pour vous exposer notre but, et, pour la commodité de chacun, je serai bref.

Notre nouveau-né, qui vient de s'affranchir de ses lisières, s'est aussitôt armé d'une cravache pour donner la *schlague* à tout individu coupable de lèse-humanité.

Rodins de courte robe, pieuvres de la coulisse et de l'égoût, industriels véreux, paillasses patentés, boucs séducteurs, tuteurs despotes, parvenus ridicules, tyrans conjugaux, maris coiffés et... contents, femmes à migraine chronique, etc., tous ces gens-là, malgré leur souplesse d'échine et de conscience, seront fouettés sans pitié.

Les colonnes de *la Cravache* sont ouvertes à tous. Qu'on nous signale des abus, nous les flétrirons; mais ce journal ne se fera jamais l'écho de la malveillance ni le porte-voix de la diffamation.

Que les jeunes athlètes accourent donc se ranger sous notre étendard et combattre vaillamment dans ce brillant tournoi littéraire. Nous encouragerons leurs efforts en publiant les œuvres qui nous paraîtront dignes de la faveur du public.

Et surtout, jeunes écrivains, tâchez de retrouver ce vieux sel gaulois qui excite la gaîté sans froisser la

déprédations, d'attaques nocturnes, de vols variés à l'infini, que je vais placer en pleine lumière.

Les aventures les plus étranges, les drames les plus sinistres, vont se succéder dans le cours de cet ouvrage, dont les pages appartiennent plutôt au domaine de l'histoire qu'à celui du roman.

La tâche que je m'étais imposée était lourde, je l'ai accomplie avec un plein succès. Pour cela, il fallait étudier le mal de près. Je devais fouiller l'égoût; eh bien! j'y suis descendu!

Et, l'avouerai-je, pour chercher la vérité, je me suis fait voyou! J'ai vécu de l'existence de ces bandits. J'ai hanté leurs repaires, partagé leurs orgies, et, témoin infatigable, poursuivant mon œuvre, j'ai passé de longues nuits dans des saturnales dégoûtantes.

Aujourd'hui, je sais!

Ce que j'ai observé, je le raconte dans toute son écœurante crudité. Certaines parties de cette histoire vont paraître incroyables; eh bien! je suis encore au-dessous de la vérité. J'ai vu des choses que la plume ne peut retracer et qu'aucune expression ne saurait dépeindre. J'en raconte malheureusement bien assez.

Puissé-je atteindre le but que je me suis proposé.

Je dois d'abord, s'il se peut, dérober aux dents de la critique, sinon le fond, mais la forme de cet ouvrage. Les puristes vont crier au sacrilège, car je vais estropier tous les classiques connus. Mon langage sera parfois trivial. A cela je réponds: que les scènes que j'avais à décrire demandent une interprétation aussi originale que les faits eux-mêmes.

Quelques grincheux vont aussi me reprocher d'avoir suivi les brisées d'Eugène Sue, en cela que mes personnages parlent quelquefois l'argot.

morale. Nos pères avaient le bon goût de savoir rire déceimment; pourquoi ne pas les imiter?

En somme, nous faisons appel aux articles satiriques, aux saillies heureuses, à la verve comique, à la belle poésie, à la critique finement acérée. Nous recevrons également avec plaisir toutes les communications relatives aux abus que nous voulons stigmatiser, ainsi que la biographie des artistes lyriques et chorégraphiques de nos théâtres et cafés-concert.

Quelle que soit la nature des articles ou renseignements qui nous seront adressés, nous ne tiendrons compte que de ceux qui seront signés, car l'anonymat est une lâcheté.

Et maintenant, en avant!

Le Secrétaire de la rédaction,
MATHIEU RAEY.

LES COURSES

Toujours de mieux en mieux. Malgré l'inclémence céleste, l'art hippique va désormais tenir la corde — naturellement — dans ce steeple-chase vertigineux, où les concurrents recherchent la faveur du public. Les courses sont maintenant acclimatées chez nous. Tant mieux pour les marchands de coco — sans calembourg politique.

J'en suis bien fâché pour vous, messieurs les turfistes, mais je prétends que l'exhibition de vos rosses ne constitue pas le vrai, l'unique spectacle que les Lyonnais vont chercher au Grand-Camp. Il y a dans les tribunes une attrayante exhibition de toilettes tapageuses. Les couleurs les plus extravagantes et les plus criardes y font assaut d'ampleur; et celles qui traînent ces froufrous multicolores font assaut de ridicule.

Et vous vous étonnez, mesdames, qu'au défilé, le commun des mortels salue votre voiture d'une bordée de sifflets? Ne lui en voulez pas: il vous prend pour des cocottes. Et devez

D'abord, l'argot lyonnais diffère de celui employé par l'éminent romancier; ensuite j'ai dû forcément, dans quelques cas, adopter l'emploi de ce cynique jargon qui, quoi qu'on en dise, se prête admirablement à rendre certaines phrases qu'on ne peut traduire en bon français, sans donner de furieux crocs-en-jambes à la morale la plus élémentaire.

Je tiens aussi à bien établir ce que j'entends par les voyous. Il n'entre pas dans ma pensée de confondre dans cette qualification tout ce qui porte une blouse. Ce vêtement est celui de la classe ouvrière et recouvre de laborieux travailleurs. Par voyous, je veux parler de:

..... Ces voyous de barrière
Qui les pieds en dehors, la casquette en arrière,
La blouse renversée, un vieux foulard au cou,
Tordu comme un serpent, en guise de licou,
Marchent en balançant leur corps fait en seringue;
Le jour sont dans la rue et la nuit au bastringue.
Sceptiques de vingt ans, dont les yeux de pourceau
Deviennent le miroir des fanges du ruisseau (1).

Il faut bien le reconnaître, tous les voyous ne portent pas le foulard noué à bouts flottants et le brûle-gueule culotté. Il y a des voyous dans d'autres couches sociales. Je me propose d'écrire aussi la vie de ces parias vêtus en gandins, de cette lèpre en gants jaunes, qui coudoient sans pudeur les honnêtes gens. Ces banquistes de haut lignage marchent la tête haute et le mépris aux lèvres, tandis que leur place est au baigne. Là, ils pourraient, avec justice, tenir le haut du pavé. Cela dit, je commence.

(1) *Journal de Guignol*, 1865, n° 1.

d'autant moins lui en vouloir, que vous faites tous vos efforts pour établir la ressemblance et la confusion.

En abdiquant votre dignité, vous descendez au niveau des insultes.

Oui, je soutiens que les courses seraient par elles-mêmes insuffisantes pour passionner la foule. Le public cherche d'autres émotions et sait fort bien que vos affiches sont incomplètes.

Donc, le programme de ces fêtes devrait être ainsi conçu :

A deux heures : *Course d'aplatissement*, exécutée par des sauteurs de toute robe et de tout âge, devant la tribune officielle.

Prix : Une plaque de garde champêtre.

A deux heures et demie : *Course au mariage*, exécutée par des diplomates en jupons, pour le compte de leur progéniture, retour du pensionnat.

Prix : Un gendre doré sur tranches.

A trois heures : *Course à la bétise*, exécutée par les filles de marbre de tout âge et de tous crins. La première arrivée dîne au *Châlet*, la seconde chez *Antoine*, la troisième au *Fourneau économique* et les autres se serrent le ventre et paient leur cocher en monnaie de singe.

A quatre heures dix-sept : *Course des sergents de ville*. C'est la plus curieuse. Un chien rompt sa laisse et va gambader sur la piste : les gardiens de la paix, fidèles à leur consigne anti-hydrophobe, mettent flamberge au vent et cherchent à embrocher le cabot qui se dérobe à cet honneur avec une vélocité désespérante.

Prix : Trois décilitres de transpiration et une flanelle de santé.

Enfin, pendant toute la durée des Courses, les agences de poule exécutent une audacieuse gymnastique dans la poche des badauds.

De grâce, messieurs les policiers, ne gaspillez pas votre temps à pourfendre des caniches et surveillez un peu ces boutiques.

Le défilé commence. C'est là que les commères les plus taciturnes se dérouillent la langue.

Voici d'abord une grande voiture pleine de maquignons : Les chevaux sont panachés, leurs maîtres le sont aussi ; bêtes et gens font une poussière !... laissons vite passer cette caisse roulante de la réclame.

Vient ensuite un fiacre aux stores baissés. Qu'y a-t-il dans les flancs de ce coucou ? Quelque grue qui remporte une veste, ou bien un déclassé, ou bien encore un couple démodé qui n'ose livrer aux regards des profanes des atours qui datent de la Restauration.

Mais, quel est donc cet équipage si cosu ? banquier ou banqueroutier ?.. quelquefois les deux. Laquais devant, laquais derrière, laquais aussi dans la voiture. Bath ! la fortune passe l'éponge sur bien des bassesses !.. File brillante étoile tu connais la route de la Belgique.

Voici du naturel :

Un fort char-à-bancs, péniblement remorqué par un che-

val de labour, trébale toute une légion de campagnards. Sont-ils heureux ces braves gens !.. Femmes et filles portent des chaînes d'or à faire plier un dromadaire. Pressés là-dedans, comme des anchois, ils présentent sur toutes les faces un bouquet de têtes rougeaudes, rondes comme des courges et pétillantes de gaieté. Et notez bien que le mari connaît les rigueurs de l'étiquette : il a voulu que son cheval arborât les couleurs de son écurie : en conséquence il lui a troussé la queue avec la jarretière de sa femme.

Après cette bande joyeuse, le reste est bien pâle. Que voit-on ? Des cavaliers qui n'ont rien de numide, des bucéphales de louage, des visages d'emprunt.

Allons-nous-en, ce défilé n'est qu'une mascarade.

J.-M. GUBIAN.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE

A L'USAGE DES BISTAUDS

La Grue

Ce bipède femelle voit ordinairement le jour dans une loge de portière, puis prend bientôt son vol dans la rue, arpente le bitume aristocratique d'un pas léger, chahute à l'Alcazar et ensuite à la Rotonde.

La grue se nourrit de homards, d'huitres, avec ou sans faux-cols, de gibier arrosé de vins généreux et parfois de pommes de terres frites et de grattons !

Cet oiseau de proie est vorace comme le chacal, souple comme une couleuvre et bête comme une autruche, avec les mêmes organes digestifs.

Ouvrez le ventre d'une vieille grue, vous y trouverez des huit-ressorts, des bilans de faillis, des lettres de change, des bijoux, des chaînes de forçat, des cartes de somnambules, du mercure et des boutons de guêtres.

La grue est noctambule par vocation ou plutôt par calcul, quoique l'éclat des becs de gaz ne blesse en rien ses yeux culottés : au contraire c'est dans les flots de lumière que la poudre de riz et le vermillon s'harmonisent le mieux. C'est également la nuit que les *serins* qu'elle guette sont prodigues parce qu'ils sont souls comme des grives. Enfin c'est pendant la nuit que le baccarat se taille et que les soupers fins s'organisent.

J'ai dit que la grue est superlativement bête, exemple : Prenez la crème de l'espèce et essayez de causer un instant avec cette éblouissante comète. Sous ce monceau de chiffons parfumés il n'y a point de sentiment — pas même celui de son rôle — De l'esprit ! n'en cherchez pas. Toujours les mêmes rengaines d'amour trompé — pas de chance tout de même ! — le cœur est ulcéré de ne pas trouver un volcan d'amour pour y jeter des flots de tendresse, etc., etc.

Des coups de bec à la femme honnête et de l'encens à celle

mystérieux colis dans les bras d'un compère, embusqué là depuis plus d'une heure. Celui-ci prit le sac sans prononcer une parole et gravit à pas de loup un escalier délabré ; puis entra dans un taudis ayant vue sur la cour.

Il y fut bientôt rejoint par le reste de la bande.

L'un d'eux battit le briquet, une lanterne sourde fut allumée. Le sac avait été déposé sur le plancher de ce logis infect.

Avant d'aller plus loin, il est bon de faire connaître au lecteur ce qu'étaient nos quatre rôdeurs de nuit.

A cette époque, la population lyonnaise était épouvantée par des attaques nocturnes réitérées. Chaque jour on signalait de nouveaux crimes. Les plus fins limiers de la police de sûreté furent mis en campagne. Tous les lupanars de la Guillotière furent explorés, les *moutons* interrogés, les repris de justice surveillés nuit et jour.

Rien, absolument rien !..

Pourtant la bande devait être nombreuse, à en juger par les récents exploits de cette affiliation redoutable.

Les hommes du bateau en étaient les chefs.

Celui que nous avons vu chargé du sac, pendant le trajet du Rhône à la rue Mazenod, paraissait avoir environ trente ans. Taillé dans un bloc de muscles, son cou de taureau supportait une tête dont l'expression était difficile à analyser. L'ensemble n'avait rien du type forçat, décrit par Lavater, si ce n'est le regard dont l'inquiète mobilité décelait des instincts mauvais et une conscience peu tranquille.

Il se nommait Guillou et se donnait la profession de sablonnier.

Ses deux acolytes étaient les deux frères Bérard, Joseph et Tony. Fieffés coquins s'il en fut, souteneurs de filles soumises et

qui ne l'est pas, des grimaces, des poses, des fadeurs, de la déclamation, du cynisme et de la glu : voilà tout leur bagage intellectuel et leur arsenal de chasse.

L'oser c'est leur métier, me direz-vous, je vous l'accorde, mais franchement la ficellese voit trop. Soyez attentifs jeunes *Calicots et C^{ie}*, à la comédie qui se joue chaque soir, à l'heure de la musique, sous les marronniers de Bellecour. Les grues plus ou moins huppées envahissent les allées et jettent l'hameçon au milieu de cette foule de gandins ridicules pétris de suffisance et de bêtise.

Observez un peu la stratégie des susdites grues ; toujours la même balançoire : Des minauderies écœurantes, des airs penchés ou vaporeux et des éclats des rire stupides.

Elles s'éventent, se dandinent, respirent des sels, bichonnent leur levrette, se déhanchent le torse et sillonnent sans cesse la cohue en laissant derrière elles une odeur indéfinissable, mélange de fumier et de patchouli !..

A trente ans, la grue quitte les parages du Casino pour se jucher près des casernes. A quarante, elle *campère* du *rogomme* et pue le charnier, et à cinquante elle prend le balai maternel ou vend des bouquets de violettes aux huitres à binocle.

JARBOL DE MESSIMY.

NOTA. — Dimanche prochain viendra le tour des *Serins*, d'après nature.

SALMIGONDIS

Un abonnement d'un demi-siècle, à notre crétin de journal, sera octroyé gratuitement à la personne de l'un ou de l'autre sexe qui résoudra le grave problème que voici :

Lorsqu'un homme est... *cornibus*, — chose commune, — et qu'il s'en aperçoit, — chose fort rare, — on a coutume de dire qu'il a surpris sa femme en conversation criminelle !

Cette désignation serait-elle bien exacte si, par aventure, le complice de l'épouse infidèle était sourd-muet ? R. S. V. P.

*

*

L'imprimerie du *Petit Lyonnais* vient d'être le théâtre d'un bien triste accident. Un compositeur d'avenir s'étant fabriqué un casque-à-mèche avec un numéro du *Télégraphe*, surnommé le *Père Duchêne* monarchique, est tombé foudroyé au moment même qu'il s'en ornait le chef. On se perd en conjectures sur les causes de ce douloureux événement. Le meurtrier casque-à-mèche sera soumis à l'analyse par notre célèbre chimiste Ferrand. D'aucuns affirment qu'il y découvrira une nouvelle variété de la trichine. Brrr !... Dans tous les cas nous tiendrons nos lecteurs au courant du résultat de cette savante expertise.

Les typographes réunis voulaient ouvrir une souscription pour la veuve de leur camarade ; mais le citoyen Garnier a voulu se charger personnellement de pourvoir aux besoins

gibier ordinaire de dame correctionnelle, depuis qu'ils avaient quitté la colonie pénitentiaire d'Oullins.

Ils se disaient marchands de bouteilles.

Quant au compère qui avait grimpé le fardeau de Guillou au premier étage, il était surnommé *Ventre-d'Osier*, sans doute à cause de sa mine famélique. Sa profession avouée était celle de camelot.

Nous verrons, tout à l'heure, le genre d'industrie de ces quatre chenapans. Revenons dans la chambre de la rue Mazenod.

Ventre-d'Osier délia le sac.

Il contenait un cadavre !..

C'était celui d'une femme, jeune encore, vêtue à la mode bressane. Le costume était riche et de nombreux bijoux d'or massif étaient suspendus à son corsage. Les cheveux ruisselants d'eau, la face légèrement violacée, elle était remarquablement belle encore. On pouvait lui donner environ vingt ans. La mort paraissait remonter à quelques heures seulement.

Était-ce un crime ou un suicide ?

C'est ce que nous saurons bientôt.

— Tiens ! exclama tout-à-coup Ventre-d'Osier ; je connais quasiment cette *trombine* ; elle a du cachet c'tte vestale.

— C'est possible, répondit Guillou d'un ton bourru ; mais du lest, enlevons la *pelure*, trois heures viennent de sonner, il n'est que temps.

En un clin d'œil la malheureuse jeune fille fut dépouillée de ses vêtements. Bagues, chaîne et pendants avaient été déjà brutalement arrachés. Puis Ventre-d'Osier tira de la paillasse de son lit un robe d'indienne en lambeaux et en revêtit le cadavre qui fut remis dans le sac.

(Reproduction interdite).

(La suite à Dimanche).

PREMIÈRE PARTIE

I

Les Ecumeurs du Rhône.

Dans la nuit du 20 au 21 octobre 1859, le Rhône, couvert d'épais brouillards, entraînait à la dérive, dans la traversée de Lyon, une barque dite *sapine* qui paraissait abandonnée.

Cependant une toile goudronnée, étendue à l'avant, semblait dissimuler quelque chose d'insolite.

En effet, un groupe humain était là, blotti, immobile et silencieux. Ces hommes échangeaient à voix basse quelques monosyllabes ; tandis qu'une main invisible et expérimentée imprimait, au passage des ponts, une impulsion calculée à un tout petit aviron, planté dans le flanc même de ce singulier et mystérieux bateau.

En aval du pont Lafayette la barque atterrit comme par hasard.

Trois gaillards bâtis en hercules émergèrent de dessous la toile.

Après avoir exploré le bas-port et s'être assuré qu'aucun regard indiscret ne pouvait sonder l'intensité du brouillard, le plus grand de ces individus redescendit dans la barque et reparut bientôt, portant sur ses épaules un sac d'une forme étrange.

Ce sac, très-long et solidement lié, se tordait par intervalles en tous sens, suivant les secousses d'une marche rapide ou d'un pas ralenti.

Celui qui portait ce fardeau se dirigea vivement vers la rue Mazenod, suivi à distance par ses deux compagnons. Arrivé près d'une maison en ruines, bâtie en briques et d'un étage seulement, il poussa rapidement la porte entrebâillée et déposa le

de cette infortunée et d'assurer son avenir. Il lui a donc spontanément accordé une pension viagère de trente sous par an.

La bonne femme, émue jusqu'aux larmes de cette munificence presque royale, se propose d'acheter une guitare et de monter sur les toits pour chanter les louanges de son bienfaiteur.

Un crocheteur et un boucher sont en train de s'administrer une volée de coups de poings. Au plus fort de l'action arrive un gros monsieur qui se jette comme une bombe au milieu des deux champions. Arrêtez, malheureux ! s'écrie-t-il, je ne souffrirai pas un pareil spectacle.

— Qu'é donc qu'y veut, ce pékin-là ? dit le porte-faix, en toisant le pacificateur.

— Ce que je veux !... je veux... m'opposer à cette scène de violence et... j'en ai le droit.

— Le droit ! ricana le boucher ; vous n'êtes pas le grand ture, après tout !

— Certes non, répondit le quidam exaspéré, mais je suis membre de la société protectrice... des animaux !...

Et le bourgeois tourna les talons avec le calme que donne la satisfaction du devoir accompli.

Depuis quelque jours, un étrange spectacle se produit devant les ateliers de teinture. Les ouvriers s'abordent d'un air grave et mystérieux, les groupes se forment, s'animent et deviennent bruyants. On dirait qu'un cataclysme épouvantable menace cette estimable corporation.

Une indiscretion nous a procuré l'avantage de faire connaître aujourd'hui l'événement extraordinaire qui excite à un pareil degré l'indignation de la plèbe teinturière et la met en ébullition.

Il paraît que le tribunal de l'inquisition vient d'installer ses appareils de torture chez les Révérends Pères Fleurs-de-Lys, Goupillon et C^e, teinturiers à Landerneau.

Une audience solennelle de ce tribunal a eu lieu dernièrement dans le laboratoire de chimie contigu aux vastes ateliers de ces richissimes porte-cierges.

Voici en deux mots l'acte d'accusation :

Un jeune apprenti s'est permis de déchirer un numéro de l'*Écho de Fourvière* qui lui avait été donné par ses patrons pour sa nourriture spirituelle et à titre de gratification ; 2^o ce précoce athée, s'étant glissé subrepticement dans les bureaux, s'est emparé d'une liste de souscription en faveur des petits Chinois et s'en est servi pour... l'usage externe, tandis qu'à côté se trouvait un immense carton rempli d'épîtres familiales et de réclamations d'ouvriers, consacrées uniquement audit usage.

Le coupable est introduit. Il porte la tête basse et jette des regards effarés sur les bonbonnes d'acide muriatique et se demande si l'on va lui en servir une infusion.

Le premier contre-maître, nommé d'office exécuter des hautes œuvres, l'œil fixé sur le tribunal suprême, n'attend plus qu'un signe pour faire dissoudre le vaurien schismatique.

On allait lire la sentence, sans débats bien entendu, lorsque l'un des juges s'aperçut qu'il n'était pas en costume officiel. Fidèle aux traditions du noir aréopage, il demande un capuchon et un chapelet. Le contre-maître n'ayant sous la main que des emballages de *cachou*, prit un de ces sacs, et en coiffa délicatement son pieux patron, et l'audience put continuer.

Après un déluge de paroles onctueuses, accompagnées de la formule d'excommunication mineure, le coupable fut condamné à être fouetté, séance tenante, puis déporté dans l'enceinte paternelle. Le bourreau s'empara de la victime et lui mit le postérieur à nu. Le patient gigotte, se débat, et finit par s'asseoir dans un baquet de fuschine. Il se relève pour s'enfuir, se dégage, et va se cramponner à la porte, tournant le dos à la société. Aussitôt un des révérends, épouvanté de cette nuance communarde, s'élança vers la cuisine et revint bientôt avec une poignée de farine qu'il se hâta de jeter sur la couleur maudite ; ce qui faisait ressembler le montard à une tanche prête à frire.

Ainsi se termina cette sanglante exécution qui sera suivie d'une foule d'autres, jusqu'à ce que l'usine soit transformée en cafardière perfectionnée.

J. LAGRÔLA.

LA BANDE NOIRE

On désigne sous ce nom lugubre une race de fétides carnassiers. Comme les corbeaux, ils flairent de loin les cadavres, et, ardents à la curée, s'abattent sur leurs dépouilles encore tièdes et humides des sueurs de l'agonie.

La physiologie de l'espèce ne peut se traiter sans un profond dégoût : face judaïque, regard faux et cupide, sourire d'hyène, mise débraillée, pose insolente et langage poissard.

Leur accoutrement se compose invariablement de la défroque d'un mort ou de celle d'un malheureux qui l'a vendue pour acheter du pain. Chaines, bagues, tabatière, canne et risslard, avant de parer cet individu, ont passé au mont-de-piété et ont été achetés à vil prix.

Voyons à l'œuvre cette bande vorace.

Entrons dans ce logis : là trônent déjà un huissier de mansarde et un crieur facétieux. La bande noire fait irruption dans la mansarde. On va vendre un pauvre mobilier pour payer le terme à un riche propriétaire. Les malheureux qu'on va dépouiller sont debout dans un coin de la chambre... le mari est sombre, la femme pleure et trois petits enfants demi-nus se cramponnent effrayés aux haillons de leur mère.

Qu'importe cette atroce douleur aux corbeaux affamés. Mille clameurs ignobles se croisent dans ce triste réduit... La meute se jette sur les hardes... Chacun les souille du regard et de la main. Ces étoffes, pieusement conservées comme un souvenir d'êtres chéris au delà de la tombe, sont froissées, maculées, piétinées ; puis ils se lancent à latête ces lambeaux, cette proie *judiciaire* en vociférant de cyniques exclamations !...

Il faut bien que cette tourbe batifolle un peu pour égayer la situation.

Enfin le glacial huissier va procéder à la vente.

Voici d'abord un garde-robe acheté d'occasion par les pauvres gens, il leur a coûté 45 francs.

A combien le buffet ? glapit le crieur de sa voix nazillarde.

— Quarante sous ! répond l'un des carnassiers.

La bande ricane, personne ne pousse l'enchère.

— Personne ne dit mot ?... une fois, deux fois... Adjugé.

Et la même tactique dérisoire continue pour les autres objets : de façon qu'un mobilier de cent écus passe dans leurs sales griffes pour six pièces de cent sous.

Et cela ne peut se faire autrement, car si un *étranger* ose se permettre de miser, la bande sinistre fait alors monter l'enchère à tel point que l'intrus paie l'objet le triple de sa valeur. Dans le cas où l'*étranger* est assez roué pour lâcher pied à certain moment de hausse et retourner à la bande noire le *bouillon* qu'elle voulait lui faire avaler, la perte se supporte en commun et tout cela se règle au *refaisage*.

Il ne faut donc pas s'étonner si la plupart de ces sangsues du prolétaire font des fortunes scandaleusement rapides. Mais ces parvenus nés du ruisseau auront beau vouloir jouer au bourgeois naïf et bon enfant, ils sentiront toujours le croquemort, quelle que soit la hauteur de leur piédestal et la rondeur de leur escarcelle.

Corps sans entrailles, bourreaux ambulants, ils ne rêvent qu'*exécutions*, n'ont eu de larmes que celles qu'ils ont fait verser et ils auront édifié leur bien-être sur les épaves de la misère et du désespoir.

GUSTE-LO-VITRI.

MAM'SELLE ADÉLAÏDE

L'origine de mam'selle Adélaïde est couverte d'un voile impénétrable que les plus malins n'ont pu soulever. Cette juive, infiniment plus bégueule que la mère Angot, est employée dans un grand magasin de nouveautés de notre ville et n'a, dit-on, d'autre accroc à sa pureté que le péché originel. Ce porc-épic en jupons a toujours su abriter sa vertu sous un extérieur austère qui commande le respect et donne froid dans le dos. Elle a eu pourtant des adorateurs ; mais, malgré des assauts réitérés, la citadelle n'a jamais capitulé : chose d'autant plus digne d'admiration, que les fortifications tombent en ruines. En effet, mam'selle Adélaïde a aujourd'hui trente-huit ans bel et bien sonnés au coucou de l'éternité. Malgré cet âge vénérable, elle joue encore à la pensionnaire. Ce sont des exclamations, des rougeurs subites, des yeux pudiquement voilés lorsque ses compagnes alimentent leur gaité de cançons mondains et de récits un peu décolletés.

Ces manières de vestale indignée ont fini par agacer les nerfs de ses camarades, tant et si bien, qu'elles résolurent un certain soir de lui ménager une atroce mystification.

Il est bon de vous dire que malgré la froideur de mam'selle Adélaïde, on avait remarqué qu'elle adorait dans le silence de son cœur un chef de rayon de la maison X...

Ce commis fortuné était bien fait pour éblouir une vierge même moins gothique et attendrir le marbre le plus dur. C'était un beau brun, plat de buste quoique gonflé de bêtise ; ayant toujours un faux-col éblouissant, un nœud de cravate également facinateurs, le lorgnon en sautoir et les cheveux luisants de pommade. Bref, c'était la coqueluche de toutes les jolies clientes qui assiègent chaque jour les comptoirs de ce magasin hors ligne où tout est marqué en chiffres connus, même le personnel.

Or, mam'selle Adélaïde faisait tant d'efforts pour cacher son secret qu'elle avait atteint précisément le but contraire et le divulguait à toute heure : soit en faisant l'éloge du susdit commis, soit en formant des vœux ardents pour la félicité conjugale de son fétiche à favoris d'ébène.

Un matin, jour mémorable sur toutes les faces, le facteur entra dans le magasin, tendit une lettre à mam'selle Adélaïde et se retira en faisant une gracieuse courbette à tous les frais minois épanouis sous l'empire d'une joie diabolique et instantanée. En même temps, ces espions braquèrent un regard oblique sur la destinataire.

La vieille demoiselle déchira l'enveloppe de la mystérieuse missive et en dévora le contenu.

Bientôt son visage s'illumina d'une joie céleste et elle porta une main tremblante sur l'ouate de son corsage, comme pour comprimer les battements d'un cœur suffisamment protégé pourtant par un épais blindage de bourrelets cotonneux artistement contournés, puis elle se laissa glisser sur une chaise, les yeux humides et le torse frétilant.

Bientôt cette éruption volcanique se solidifia et la juive reprit son masque réfrigérant.

Le même soir elle demanda une permission pour affaire urgente. Cette demande produisit dans le cercle des demoiselles du magasin comme une commotion électrique. Tous les regards se croisèrent, toutes les lèvres se pincèrent pour étouffer un éclat de rire.

Le lendemain, à l'heure habituelle, mam'selle Adélaïde était à son poste. Mais quel malheur l'avait donc frappée ? Son visage semblait couvert d'une feuille de diachylum, les yeux lançaient de fauves lueurs, les manchettes étaient à l'envers, le chignon sur l'oreille et les doigts crispés planaient frémissants dans l'espace comme les serres d'un carnassier en quête d'une proie.

Que s'était-il donc passé ? Ah ! tout simplement un petit acte de vaudeville en plein air :

La lettre adressée à l'osseuse et chaste Adélaïde, était conçue en ces termes.

Mademoiselle

Permettez à un naïf et candide commis en nouveautés de déposer sur vos extrémités digitales et même pedestres ses lèvres passionnées. En vous ouvrant le *rayon* de mon cœur, je vous prie de croire que ce n'est pas un *solde* mais bien un *produit vierge* que je sou mets à votre appréciation. Mon âme est transparente comme du *tulle*, douce comme le *satin* et forte comme des tiges de bottes. J'ai 4,000 francs d'économie, un parapluie tout neuf, quatre gilets de flanelle, deux paires de chaussettes rousse et un vase nocturne en porcelaine opaque. Je vous offre tout cela ainsi que le mariage.

Veillez me donner une réponse verbale ce soir à 8 heures précises, je serai sur le quai Saint-Antoine près le pont du palais, deuxième bec de gaz.

Votre adorateur éternel

ALFRED MÉRINOS.

Le même jour, la lettre suivante était aussi envoyée à un affreux petit bossu du quartier qui, tous les soirs, venait coller son nez camard sur la vitre pour admirer les formes aigues de la juive.

Monsieur,

Depuis longtemps j'ai remarqué que vos assiduités sur le trottoir n'avaient d'autre but que la contemplation de ma personne. Touchée de tant de persévérance, j'ai un aveu à vous faire. Trouvez-vous ce soir, à 8 heures et cinq, sur le quai Saint-Antoine près le pont du palais, deuxième bec de gaz. Pour éviter toute méprise, présentez-moi cette lettre, en m'abordant.

ADÉLAÏDE PICARLAT.

On devine ce qui se passa. Le bossu, paré comme un reposoir, s'avança grave et recueilli vers Adélaïde et lui tendit respectueusement la lettre. La vieille fille n'y eut pas plutôt jeté les yeux qu'elle poussa un cri déchirant et descendit au triple galop la rampe du bas-port. Dans sa course effrénée elle renversa un gros monsieur qui, accroupi le long du glacis, faisait de profondes réflexions sur le système planétaire. Elle erra longtemps sur le bord de la Saône, comme pour y chercher un suprême refuge contre les tortures d'un cœur mutilé. Puis l'idée de la vengeance chassant celle de suicide, elle remonta sur le quai et courut dans sa chambre virginala

où elle put, à son aise, prendre plusieurs attaques de nerfs et verser un déluge de larmes acidulées. Le petit bossu est fort perplexe et il se demanda s'il n'a pas rêvé.

Si cet article lui tombe sous les yeux le bonhomme doit rire dans sa... bosse. J.-M. GUBIAN.

BINETTES LOCALES

Le Canut bourreau

Le titre du feuilleton que commence aujourd'hui la *Cravache*, me remet en mémoire un fait tellement monstrueux qu'on hésite à le croire historique, ce qui est pourtant certain.

En l'an de grâce et d'incapacités 1870, dans le cœur de la Croix-Rousse, s'était formé une liaison intime entre cinq ou six jeunes gens de profession ou de situation diverses. Ces amis fuyaient le contact de certains *parvenus ridicules* et passaient leurs loisirs à chanter et surtout à gloser sur les travers de l'humanité en général et de la *petite Pologne* en particulier.

Certes, le champ était vaste, la localité possédant une collection de types Gambier et Mandrin des plus curieux.

Usuriers enrichis, rentiers suspects, cafards par spéculations, moralistes hypocrites, etc., se tendaient fraternellement une main salie par de honteux précédents. Ces gens-là ne trouvent rien de plus naturel que de s'ériger en juges de la demi-douzaine de gais compères qui se refusaient à l'honneur de les coudoyer. Quelles délicates aménités, quelles charmantes épithètes furent prodiguées à l'adresse de la bande joyeuse. Il est vrai que le dédain de celle-ci était bien fait pour exaspérer les vieux imbéciles qui prétendaient la rendre justiciable de leur autocratie de mauvais aloi.

Nos pieux personnages passaient donc leur existence immaculée à maudire cette jeunesse pervertie qui ne se prosternait pas devant eux et qui, plus encore, festoyait gaiement dans son impénitence finale.

Ils qualifièrent ces jeunes gens de *voyous* !

J'ai connu intimement les soi-disant voyous. Ces jeunes gens réunissaient l'éducation, le talent professionnel et les qualités du cœur. Ces voyous savaient donner discrètement, sans faire de l'aumône une écœurante réclame. Ces voyous étaient émus quand on parlait de tout ce qui est noble et beau. Ils aimaient l'ordre et la famille.

Maintenant, voulez-vous connaître l'histoire de ceux qui prétendaient se poser en moralistes ? la galerie est digne d'admiration. Jugez-en par quelques spécimens.

Voici d'abord un crétin Auvergnat dont tout le *plateau* se rappelle l'habit à queue de morue, le couvre-chef crasseux et le nez israélite.

Cegoujat répétait à tout propos, en se rengorgeant : *Moi, je suis venu à Lyon avec des sabots aux pieds et quinze sous dans la poche. Ah ! mais il faut dire que j'avais l'amour du travail et beaucoup d'économie. C'est comme ça que j'ai ramassé quelque chose pour mes vieux jours.*

Vieux tartufe, va !

Les intimes auxquels il racontait ces balivernes n'avaient garde de le contredire, car tous sans exception étaient pourvus d'un passé aussi limpide que l'encre de chine.

Pour moi, qui n'ai aucun motif d'altérer la vérité, je dois à l'admiration des générations contemporaines et de la postérité la biographie de ce *brave* homme.

Parti du département de la Creuse à l'âge de dix-sept ans, il arriva à Lyon, n'ayant pour tout potage qu'un ardent désir d'y récolter des pièces de cent sous.

A cette époque, la fabrique était prospère et les bras manquaient. Ce fut donc sans peine, et surtout grâce à ses manières rampantes, qu'il se plaça comme apprenti *taffetatier*.

Malade comme un crabe et bête comme Calino, il supporta héroïquement sans se plaindre toutes les rebuffades et les humiliations.

Il avait son idée, le bonhomme.

Lorsqu'il fut *ouvrier*, ou à peu près, il donna librement carrière à ses mauvais instincts si longtemps contenus, en calomniant son patron d'apprentissage. A l'aide d'odieuses manœuvres il débauchait les ouvriers de cet honorable chef d'atelier, dont la femme eut aussi à souffrir des insinuations malveillantes de notre Auvergnat.

Ce fut dans ces entrefaites qu'il fit connaissance d'une *canuse* dont il capta sur-le-champ la confiance par son avance et ses projets rapaces.

Ces deux êtres étaient bien faits pour s'entendre.

La donzelle au cœur racorni, à la figure plate et morbide, cherchait depuis longtemps un mari selon ses rêves.

De son côté, il fallait à notre héros une bête de somme. La Providence la lui envoya sous la forme d'une épouse dure à la peine et insensible aux privations.

Alors commença un labeur sans trêve qui dura trois ans. Notre Auvergnat avait économisé près de 900 francs. Il mit alors à exécution le projet qu'il caressait depuis son arrivée à Lyon et devint à son tour chef d'atelier. Il changea de logis, acheta quatre nouveaux métiers et se mit à la recherche d'apprenties. Veus verrez tout à l'heure pourquoi il préférerait les jeunes filles.

La Savoie lui fournit les premières des martyres qui devaient se succéder pendant vingt ans dans la maison de cet *honnête* homme!...

Surmenées de travail, n'ayant pour toute nourriture que de la soupe de raves et du fromage blanc ; ces malheureuses, au bout de quelques mois, devenaient poitrinaires et s'en allaient mourir à l'hôpital!...

Non content de les faire travailler seize heures par jour, pendant la semaine, le bourreau Auvergnat leur donnait le dimanche les loques de son épouse à repriser. Ça les repose, disait-il.

Je pourrais écrire vingt pages sur les ignobles agissements de cet homme, Je passerai sous silence ses tentatives immorales et ne citerai qu'un fait après lequel on peut, je crois, tirer l'échelle.

(La suite à Dimanche).

JARBOL DE MESSIMY



VARIÉTÉS

UN PARADIS TERRESTRE

Connaissez-vous *Messimy*, estimables lecteurs ?

La plupart d'entre vous n'ont pas cet avantage, par la raison toute simple que ce n'est ni un port de mer ni une capitale de premier ordre. Eh bien ! je vais en quelques lignes vous dépeindre les splendeurs méconnues de ce village.

Avant de nous mettre en route, permettez-moi une question tant soit peu indiscreète :

Comment passez-vous vos dimanches d'été ?

A vous fatiguer sur le pavé des rues, bâiller aux étalages, lire les affiches, et enfin le soir vous allez manger de la poussière au parc de la *Tête-d'Or*, en compagnie de l'*ours Martin*.

Mais, malheureux, qu'allez-vous faire dans cette bagarre ? Cherchez-vous les plaisirs champêtres ? l'air pur ? les fraîches senteurs ? les riantes perspectives ? Mais, bonnes gens, il n'y a rien de tout cela.

Des chaumières de carton, des rochers factices, des arbres sans feuillage, du gazon fané et quelques chèvres efflanquées : voilà le spectacle qu'offre cette nature postiche que vous contemplez avec ravissement.

Si la vue des animaux domestiques vous réjouit tant le cœur, prenez patience ; nous en trouverons à *Messimy* une collection complète. Nous aspirerons à pleins poumons l'air vif de ses collines et le parfum des prés ruisselants de fleurs. Suivez-moi.

Montons d'abord la route de la *Demi-Lune*. Des arbres géants étendent sur le voyageur leur luxuriante ramure. A droite, perché sur la hauteur, on aperçoit Écully aux splendides villas, résidence d'été des millionnaires lyonnais.

Avez-vous soif ? entrons chez l'ami *Colas*, l'amoureux des belles, nous y boirons du bon *pichenet* local. Puis, suivant la route de Montbrison, nous arrivons au *Pont-d'Alai*, vallon délicieux rempli d'ombre et de mystère. Un petit ruisseau babille sur les cailloux et fait chorus avec les fraîches laveuses qui ont la langue si bien pendue.

Nous voici à *Craponne*, le pays des amours et des buandiers si têtus aux *cinq-cents*. Une route s'ouvre à gauche, c'est la nôtre, marchons toujours. Salut au *Pont-Chabrol*, lieu célèbre à plus d'un titre. Il y a d'abord une fontaine d'eau soi-disant minérale qui attire chaque dimanche la fine fleur des blanchisseuses et les garçons des environs. Personne ne boit de cette eau salubre, mais en revanche on danse sur l'herbe, on se roule, on fait des cabrioles, au grand désespoir de la vertu qui reçoit des ruades épouvantables.

Que voulez-vous ! c'est dans les mœurs de l'endroit.

Au *Pont-Chabrol* proprement dit, il y a une auberge très-bien tenue par une fort jolie veuve qui attire une clientèle émaillée de soupirants. Mais elle veut rester indépendante, et je lui donne grandement raison, car un mari c'est trop gênant.

En quittant la belle veuve, où nous avons bu le coup de l'étrier, nous gravissons une légère côte et nous voilà à

Brindas, cousin germain d'Argenteuil. Un monument orne la place, on dit que c'est une pompe ; nous en admirerons les sculptures une autre fois. Le baryton *Flachat* possède une propriété dans cette commune.

Poursuivant toujours notre promenade, nous arrivons à *Malataverne*, hameau de *Messimy*. *Malataverne* !... ce nom-là donne le frisson. Sans doute l'étymologie est peu flatteuse pour les aubergistes, mais j'ai hâte de vous dire qu'elle n'est pas applicable aux hôteliers actuels. Au contraire, les voyageurs sont fort bien servis et peuvent se dispenser de regarder au-dessus de la porte s'il n'y a pas une étrille en guise d'enseigne.

Tout près de là se trouve le ruisseau du *Garon*, sur les bords duquel de grosses filles au teint rougeaud, à la gaité bruyante étalent leur puissante encolure et dansent en rond en attendant les garçons de *Soucieux*, qui sont toujours si bien peignés et si fiers de leur personne.

Encore quelques pas, et le clocher pointu de *Messimy* nous montrera sa girouette rouillée. Ah ! s'il n'y avait que cela de rouillé dans ce coquet village couché nonchalamment sur la pente d'une colline qui se chauffe au soleil levant, comme la vigne de *Pierre Dupont* !...

Laissons la rouille aux cœurs de fer des Harpagons villageois, et jetons sur cette plaie hideuse le voile de verdure, de pampres et d'arbres fruitiers qui entourent les blanches maisons.

L'origine de *Messimy* se perd dans la nuit des temps. Une grosse tour, derniers vestiges des fortifications féodales, vient d'être démolie. Il ne reste plus qu'une porte ancienne sur laquelle on a édifié une construction moderne. Si j'étais un archéologue distingué, je vous parlerais scientifiquement des antiques manoirs de la *Feuillade* et de la *Châtelaie* ; je laisse cette tâche aux émules du baron Raverat. Occupons-nous seulement des habitants actuels.

La population se divise en deux catégories bien tranchées : les cultivateurs et les veloutiers. Cette distinction est purement conventionnelle, car les cultivateurs ont la rage de faire de leurs enfants des *canuts*, et messieurs les *canuts* ont également la rage d'avoir des terres et de les cultiver tant bien que mal.

Qu'est-ce qui en souffre ? Eh ! mon Dieu, c'est la terre. Cette féconde nourrice voit chaque jour les laboureurs désertter les champs et quitter la charrue pour prendre la navette. L'industrie y gagne, mais la richesse du sol disparaît.

Que voulez-vous ! c'est si pénible de piocher !...

Cependant les cultivateurs de vieille souche ont conservé les anciennes traditions. Ils ont l'air assez niais, mais ce sont de rusés compères, graves et recueillis comme des ministres, retors comme les Normands et prodigues comme le père Crépin. Ils portent la veste de drap solide, le col de chemise perpendiculaire et les galoches ferrées, tandis que ces mange-tout de *canuts* ont des vestons anglais et d'élégantes bottines. Aussi sont-ils heureux le dimanche, ces polissons de *canuts*, et quel sourire d'indulgente pitié se dessine sur leurs lèvres quand ils toisent un *pique-vers*, comme ils nomment les cultivateurs. Ceux-ci leur rendent la pareille en les traitant de *farluquets* !... Cela ne fait pas injure au *canut*, bien au contraire il en est agréablement flatté : car *farluquet*, dans le patois local, veut dire commis, et beaucoup de passe-navette villageois quitteraient volontiers leur banquette pour le devenir, n'eussent-ils que trois métiers à visiter dans leur *ronde* triomphale.

C'est une véritable épidémie que cette toquade-là.

Dame ! c'est qu'un commis... de campagne, c'est quasi un personnage, du moins il le croit. Cela suffit à son bonheur. *Beati sunt pauperes spiritu.*

J. CHIQUÉ.

(La fin au prochain numéro.)

La direction de LA CRAVACHE se met à la disposition de toutes les sociétés chorales et instrumentales, régulièrement constituées, et les prévient qu'elle insérera gratuitement, à partir d'aujourd'hui, dans une colonne spéciale, le compte-rendu des concerts, promenades, excursions ou fêtes locales organisées par ces sociétés pendant la belle saison.

Toute polémique inspirée par un esprit de rivalité qui détruit l'émulation et les bons rapports ne sera pas publiée.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.